

Non. Ma timidité sans doute est seule cause de mon état social. Je n'ai pas de *société*, je ne suis pas sociable, autrement dit je suis un vieux garçon. Primo, je ne veux pas aimer, je l'ai dit, je suis un faux brave, j'ai peur !.....

—Mais quelle est donc cette femme ?

M'y voici. Quarante beaux et bons printemps obligent déjà ma chevelure à blanchir. Et depuis que je suis ici-bas une seule femme sur terre m'est apparue réellement femme. C'est pourquoi invoquant mon *génie* je me suis écrié : Faisons son image.

Ici la difficulté se corse, je vous le disais, c'est un tour de force. Ce que c'est que le *génie*, je rime sans le vouloir !

—Enfin, dites-nous son nom ? Son nom, oui, son nom, ou nous croirons que vous voulez en imposer.

Ma foi tant pis, c'est..... c'est MAUD votre chroniqueur, qui écrit pour moi aussi, je suppose, puisqu'à lire ses chroniques je me suis... Mais non, pas du tout, je me trompe.

Toujours est-il que ses chroniques sont délicieuses, que le charme de son esprit, que..... n'allais-je pas faire des compliments à une femme, moi le vieux à cheveux blancs, quand depuis quarante ans, je le dis, je passe ma vie entre ma palette et mon chevalet. Ayant aussi comme compagnon un chat fort aimable, un perroquet savant, sans compter mes deux petites souris blanches. Allons mon vieux, range ta boîte à sornettes, et prend ta boîte à couleurs. C'est ce que je vais faire.

Or, c'est dit,—je ne connais pas mon modèle, cependant je crois le connaître.

Palette, couleurs, pinceaux, hampe, et *cœtera*. Je suis prêt.

A ses allures masculines, Maud est brune. Mélangeons ses couleurs, essayons. Oui, un peu plus bistrée cependant.

Voilà qui n'est point franc, j'allais vous initier aux secrets de mon art.

Je peins.....

Ma peinture est achevée maintenant je vais vous la décrire, ce qui est plus rationnel, ne fera pas connaître à Maud elle-même les moyens que j'emploie.

Brune, l'ai-je dit, son teint mat indique clairement la fierté ; mais cette fierté qui fait dire, en voyant le portrait bien ressemblant d'une telle femme : Voilà une maîtresse femme. Yeux noirs, naturellement. Veloutés, cela va sans dire, cependant point assez veloutés pour ne pas laisser poindre ce petit ton d'autorité qui perce malgré le velours.

Nez grec, légèrement effilé, narines bien relevées, signe reconnu d'une volonté de fer. Au-dessus du nez des sourcils noirs se croisent, ils indiquent la force (*la jalousie dit-on*) ; remarquez qu'ici je parle très bas : Maud ne m'entendra pas.

Pour la bouche, j'avoue mon incompetence, je n'ai su saisir ce petit pincement de lèvres ; il faut là une retouche.

C'est cela. — J'y suis presque. — Encore une lumière ici. — Renforçons l'ombre de ce côté. Nous y voici.

Réellement cet effet était insaisissable.

La lèvre supérieure, fièrement dessinée, vient en mourant aux deux coins de la bouche accuser une décision qui ne souffre pas de réplique ; par contre la lèvre inférieure, toute gonflée d'un sang vermeil, adoucit, par son air de mansuétude, de bonté, l'effet de rigide détermination de la supérieure. Ce qui, dans l'ensemble, donne au portrait de Maud, au portrait que j'en fais du moins, cette apparence de femme forte que je me figurais.

Je suis bien convaincu en regardant ma toile que j'ai là devant moi la femme de haute lutte, celle qui, pleine d'autorité, sait vraiment être femme, n'en déplaît à Maud si je me suis trompé. Comme peintre j'ai droit à l'idéal, et ma peinture est bien l'idéal que je me fais d'elle.

Si parfois il est urgent que je fasse une retouche, me voici. Mais il faudra poser.

Non ! Je préfère accepter la responsabilité d'avoir fait une mauvaise peinture. Je le sens ; si mon idéal était en chair et en os devant moi, je serai capable d'étouffer mon perroquet, d'offrir en pâture à mon chat mes deux souris blanches, puis enfin empoisonner ce dernier. — Ah ! mais non. J'aime mes compagnons, ils sont inoffensifs.

Sans compter à mon âge que je pourrais aller promptement rejoindre le numéro un. Non, non, je l'admets, je l'avoue, s'il le faut, mon portrait n'est pas ressemblant.

Mais je garde mon chat et ne veux point de la pose.

LUDOVIC.

CAUSERIE

Pourquoi ils sortent et pourquoi elles sortent.

A SEIZE ANS.

LUI.—Pour aller au cours. Marche droit devant lui, ne regarde ni d'un côté ni de l'autre ; pense à sa leçon, à ses examens, à son avenir. Met des gants mais laisse deviner le futur *homme de profession* par le tuyau de pipe qui sort de la poche de son veston.

ELLE.—Pour aller à la leçon de piano du célèbre professeur retour de Belgique. Une poignée de roses sur les joues ; robe simple et courte laissant voir les belles bottines de chevreau noir montant très haut. Baisse les yeux quand un monsieur passe et la regarde de côté. Se sent jeune, se sent fraîche, espère devenir belle.

A DIX-HUIT ANS.

LUI.—Pour aller à la *Cour* sténographier une *enquête*. Commence à gagner de l'argent tout en continuant ses études. Marche lentement, tout rêveur, s'arrête pour admirer une gravure mais se retourne pour entrevoir un joli visage féminin qui s'est reflété sur la glace de la vitrine. La regarde quand elle est seule mais baisse les yeux quand elles sont deux.

ELLE.—Pour se faire admirer. Se connaît elle-même et a conscience de sa beauté. A des regards voilés d'une hardiesse indéfinissable. Marche lentement comme une reine, sent qu'il y a un mari dans l'air et qu'il faut fixer son attention. La robe est de bonne longueur, mais le petit talon Louis XV se voit encore.

A VINGT ANS.

LUI.—Pour les voir toutes et surtout pour la voir. Habillement genre anglais, bottines à bouts pointus, petit chapeau, gants nuance hardie, badine à la main. Admire toujours, a même des moments d'extase. Respire avec amour la longue traînée de parfum qu'elle laisse derrière elle.

ELLE.—Le matin, pour aller faire ses emplettes dans les grands magasins de rubans et de chiffons. L'après-midi, vers quatre heures, pour essayer de l'apercevoir.

Rue Notre-Dame, c'est par là qu'il passe quand il sort de son bureau ; elle marche majestueusement, dédaignant les œillades, ne pensant qu'à lui, qu'à son regard qu'elle voit même en fermant les yeux.

Toilette d'une simplicité savante pour ne pas l'effrayer par des élégances exagérées.

A VINGT-CINQ ANS

LUI.—Pour fumer un cigare, changer d'air et rencontrer un ami. A fait son chemin, sera bientôt député, et se raidit dans son faux-col. Regarde les femmes, compare mentalement et sourit au souvenir de ses œillades platoniques. Mise soignée, raffinée même ; sait saluer d'après la dernière mode de New-York.

ELLE.—Pour sortir Baby. Sait que les regards s'abaissent sur l'enfant mais se relèvent sur la mère. La belle main gantée traîne le petit maussade et laisse voir le large bracelet d'or. Toilette ultra-coquette, dans les tons clairs. Rien d'assez jeune, d'assez élégant : joue à la jeune mère.

Œil alangui, très-tendre, et couvrant l'enfant sous une avalanche de chauds rayons.

A TRENTE ANS

LUI.—Pour ses affaires et recueillir les saluts des clients et des électeurs. Longue redingote noire de coupe savante, boutonnée et dessinant son léger embonpoint. Chapeau haute forme gris avec bande noire. S'arrête volontiers au milieu du trottoir pour causer de la dernière élection ou de quelque affaire à gros bénéfices, et daigne s'écarter pour laisser passer une petite jeune fille timide et toute rougissante.

ELLE.—Pour fuir la maison où elle s'ennuie. Dehors, du matin au soir. Autant de toilettes que de sorties. Va au hasard, sans but. Jette un regard distrait sur les brillants étalages des magasins. Répond machinalement aux coups de chapeaux. Entre à l'Eglise, s'agenouille pendant un long quart d'heure devant une Notre-Dame de Pitié et sort comme consolée. Rentre chez elle sans même entendre les murmures d'admiration.

A QUARANTE ANS

LUI.—Pour aller présider un conseil de directeurs de banque. Est bon juge de sa va-